

JOAN JUNYENT

www.actuatu.com

LE GRAND SILENCE

LES CLÉS POUR UNE CULTURE DE LA PRÉVENTION

Le Grand Silence

Joan Junyent

L'auteur

Joan Junyent Dalmases est né à Valls de Torroella (province de Barcelone, Espagne) en 1965. Ingénieur technique des mines et titulaire d'un mastère en prévention des risques du travail, il possède une expérience de plus de quinze ans à l'intérieur des mines, où il a occupé les postes de chef de tour et de directeur. Passionné de lecture, il est écrivain à ses heures de loisirs.

Le livre

C'est à mi-chemin entre l'écrivain et le technicien des mines et de prévention qu'est née l'idée du livre.

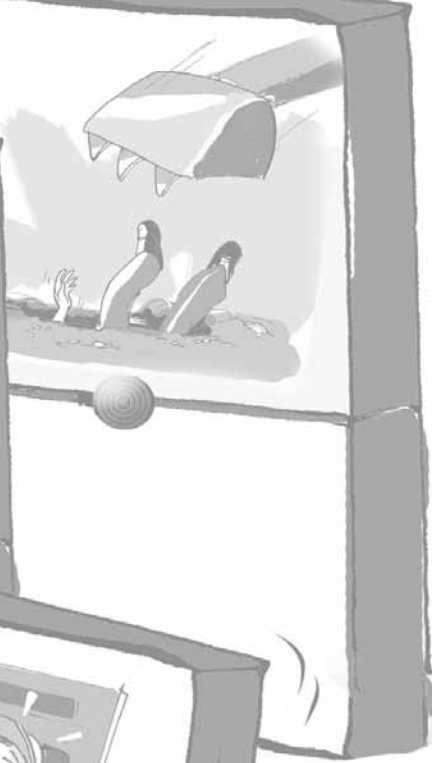
Parmi les nombreux livres techniques publiés, *Le grand silence* est un livre nécessaire qui présente, d'un point de vue complètement inhabituel, une vision simple sur la prévention et ses implications. L'histoire est distrayante et contient d'étonnantes réflexions visant à intéresser les conducteurs et les employés à la prévention.

Le grand silence vient s'infiltrer dans nos vies surmenées pour nous faire passer un agréable moment tout en nous permettant de réfléchir à un sujet important.

Le grand silence part de l'analyse d'un accident du travail dans une mine, mais tout ce qui est exposé dans l'ouvrage peut être appliqué, en grande mesure, aux accidents en général et aux accidents de la route en particulier. À titre d'exercice, nous vous proposons, avant de commencer à lire cet ouvrage, de vous imaginer un accident, de sorte qu'au fil de la lecture votre « accident » se déroule en parallèle à celui raconté dans le livre et que vous puissiez ainsi trouver des liens et des coïncidences entre les deux.

Je vous souhaite une bonne lecture!

L'auteur



Le grand silence

À 700 m. sous terre, un accident

1



Lundi, mardi, mercredi... Les jours passent, comme un fleuve aux eaux calmes, jusqu'à ce que, soudain, nous nous réveillons dans un sursaut.

Même aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu le pressentiment que cette journée allait être différente. Je me souviens que la nuit semblait plus noire et plus triste que d'habitude et que j'avais froid.

Dans une heure, l'aube commencerait à poindre.

Lorsque j'arrivai au parking, ils étaient tous là, plus silencieux et immobiles que d'habitude, brusquement réveillés par la cruelle réalité.

Il y avait foule sur la place, alors que les ouvriers auraient dû se préparer pour commencer leur tour ou aller dormir une fois la relève assurée.

À ce moment-là, je n'eus plus aucun doute : le travail avait été arrêté. Et cela signifiait qu'un accident mortel s'était produit dans la mine...

Les bouts incandescents de cigarettes éclairaient les endroits les plus sombres, où mes compagnons cachaient leurs larmes en avançant à pas lents, comme des somnambules, sans savoir où aller.

Nous ne devions plus aller nulle part, **maintenant**. Il était **trop tard**. Il n'y avait plus rien à faire.

L'obscurité et le silence étaient pesants. La douleur et le chagrin aussi.

Des petits groupes d'ombres qui parlaient à voix basse. Des mineurs sans uniformes, sans casques ni bottes, sans enthousiasme et sans joie. Sans chants de mineurs.

Des géants en pleurs, capables d'arracher les entrailles de la terre, d'aimer ce travail si dur, frappés en plein cœur par une perte absurde.

Un de leurs compagnons ne reviendrait jamais...

Abattu, je garai ma voiture, puis me dirigeai lentement vers le groupe le plus proche.

Dans ces moments- là, trois questions viennent à l'esprit :

Que s'est-il passé ?

Comment ?

Qui ?

La plus terrible d'entre elles est sans aucun doute :

Qui ?

Car cette question entraîne la réponse la plus douloureuse. Elle désigne une personne, un visage, une famille, un ami... **Qui?**

Mon esprit s'envola, et je me souvins du jour où j'étais entré dans l'entreprise, comme si c'était hier.

— Entrez, Alex. Fermez la porte et asseyez-vous.

C'était la première fois que mon chef voulait me voir seul à seul. Il avait la réputation d'être très dur. Plein d'appréhension, je m'assis et attendis.

— Alex, écoutez-moi attentivement. Je vais vous dire quelque chose de très important.

J'avalai ma salive et ouvris grand mes oreilles.

— Notre principale difficulté consiste à travailler sans avoir d'accidents. Nous travaillons sous terre et utilisons de grandes machines, avec les risques que cela comporte. Nous devons donc être extrêmement attentifs. Regardez nos statistiques: chaque année une personne perd la vie dans la mine. Certaines années, il n'y a aucun accident, mais l'année suivante nous devons enregistrer deux décès.

Mon chef fit une pause pour me permettre d'assimiler ses mots, qui restèrent depuis gravés dans ma mémoire.

— Je vous demanderais donc de déployer tous les efforts possibles pour contribuer à faire baisser les statistiques. Ce serait notre plus grande victoire.

Les propos de mon chef s'imprimèrent au fer rouge dans mon esprit. Ils signifiaient aussi que je ne devais pas avoir peur de lui ni de son caractère, mais des accidents.

Voilà le défi à relever. C'est ainsi que les accidents devinrent ma priorité numéro un. Dès ce moment-là, je fis preuve d'une détermination sans réserve pour atteindre le noble objectif fixé par mon chef.

L'ennemi, ce sont les accidents

Je me souviens aussi que cette brève conversation changea ma façon de voir les choses.

Je passais dans la mine en me demandant qui serait le suivant. Je parlais avec un mineur, en aidais un autre... Je me demandais souvent : « Ce sera lui, le suivant ? ». Je repoussais rapidement cette idée, ne souhaitant pas qu'elle devienne réalité.

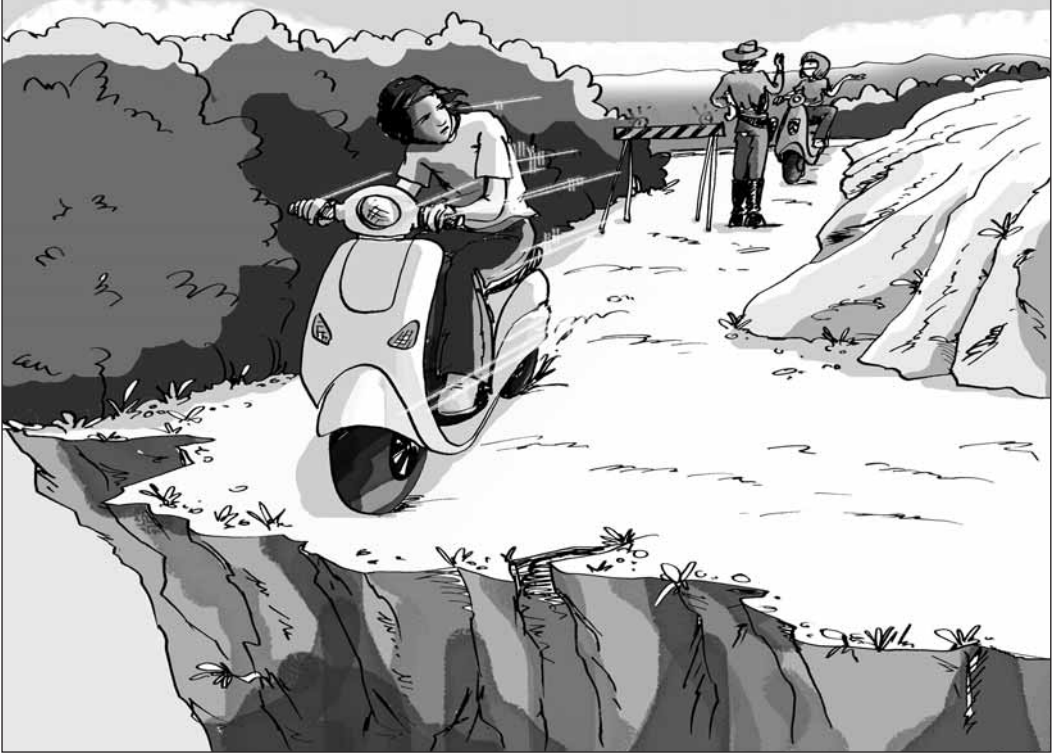
Un jour, je me rendis compte que justement, j'étais loin de la réalité. J'étais dans les vestiaires et je me rasais avant d'aller me doucher lorsque la même question revint hanter mon esprit :

« Qui sera le suivant ? ». J'observais dans le miroir le reflet de mes compagnons se rendant dans les douches. Lequel serait le suivant ?

Le miroir embué me renvoyait une image floue et je pensai qu'il reflétait une réalité déformée. Je me rendis compte que ce sont nos yeux qui déforment la réalité. Les yeux de chaque personne regardent vers l'extérieur, et cet angle de vision très personnel peut parfois exclure. Le suivant ne pourrait-il pas être ce type avec la barbe pleine de mousse qui me regardait et n'était autre que mon reflet ? Bien sûr que ce pourrait être lui.

Ne te trompe pas d'ennemi.

*Car une grande partie de tes efforts
seraient stériles.*



L'ennemi, ce sont les accidents

À travers le miroir, j'ai pu observer la réalité, car il nous reflétait tous, même MOI. Et moi aussi, je devais me protéger.

Pour qui me prenais-je de vouloir protéger les autres avant de me protéger MOI-MÊME en premier?

À cet instant précis, une nouvelle façon d'agir vit le jour en moi. Pour que ce MOI, découvert dans le miroir, ne soit plus relégué dans l'oubli.

Les actions voient presque toujours le jour en nous...

Je revins soudain à la réalité, à cette nuit froide. **Qui?** À qui le tour cette fois?

Avant de poser la question, je sentais déjà la morsure de la peur. Peur de m'entendre répondre: «Oui, ce que tu sais est vrai, quelqu'un est mort.» Et une peur encore plus grande, qui fait trembler tout le corps, que ce quelqu'un soit un ami, à qui je ne pourrais plus parler. Car les personnes font partie de trois catégories : les amis, les connaissances et les autres. Et leurs morts ne frappent pas toutes avec la même force.

— **À qui** s'est arrivé?, demandai-je d'une toute petite voix tout en cherchant du regard ce sourire absent, ce sourire qui avait un **nom**.

Les visages graves des uns et convulsés de douleur des autres donnaient les premières indications. Il suffisait de bien observer.

—**Durán**, me répondit quelqu'un. Je suis désolé, je crois que vous vous entendiez bien.

José Durán Costa, trente quatre ans, marié, père d'une fillette et toute la une vie devant lui.

C'était lui, mon ami victime de l'accident. C'était lui, le nom que les initiales de l'article de journal ne pourraient pas me cacher.

Je sentis ma gorge et ma poitrine se serrer. Comme si une boule grandissait et m'oppressait de l'intérieur. Ça faisait tellement mal que je ne pouvais ni parler, ni pleurer. Je pouvais à peine respirer. Mon corps fut envahi de rage et parcouru de milliers de frissons. J'avis les os glacés et je ne contrôlais plus mes actes. La vie commençait à ralentir et j'avais la sensation d'être dans un rêve. Tout cela semblait irréel. Les voix, les sons. Tout devenait flou. J'étais comme dans une bulle, isolé du monde. Dans un premier temps, je refusai d'accepter ce qui n'avait aucune solution.

**Une fois survenu,
un accident n'a plus de solution.**

**Inutile de chercher la solution
au moment où tout est sans remède.**

Je marchai, comme suspendu dans l'air, vers les bureaux, écoutant vaguement les explications fusant autour de moi.

Durán était mort dans la nuit, à trois heures vingt très exactement, la poitrine écrasée. La perforatrice qu'il conduisait s'était retournée et Durán était resté bloqué, le corps hors de la cabine. Deux mécaniciens qui étaient venus à son secours le placèrent rapidement sur une civière, en vain. Le médecin de garde, alerté, les attendait à l'entrée de la mine, mais la vie de Durán était terminée. Il n'y avait rien à faire. Il avait été secouru en vain. Le médecin délivra tout de suite le certificat de décès. Le corps de Durán se trouvait au funérarium.

Tout en marchant, je me souvins de l'histoire de Durán.